

Jean-François Dominiak

---

# À tirs d'ailes



et autres brèves de concours

---

## **Du même auteur :**

L'inconnu de Sifnos / BoD-Books on Demand - 2018

L'encre bleue de Chigaga / BoD-Books on Demand - 2019

## **TABLE**

*À TIRS D'AILES*

*JEAN-GREGOIRE*

*GISELE*

*LA PETITE PORTE AU FOND DU JARDIN*

*J'HESITE*

*ANDRE*

*CELINE*

*L'ÉVENEMENT*

*FIN DE PARTIE A SAINT-PIERRE ET MIQUELON*

*DJANGO*

*NIKUJAGA*

*JEANNE*

*LE DAHLIA*

*à Marion*

## ***Avant-propos***

Une fois écrits, les textes doivent vivre leur vie. Qu'ils aient participé ou non à des concours de nouvelles, qu'ils y aient été primés ou non.

Peu importe.

Il faut juste les publier.

## ***À tirs d'ailes***

La nuit est noire, la lune n'est pas de sortie ce soir. Depuis quelques jours, tout s'est tu aux alentours. Pas une attaque, pas une seule canonnade. Pas un seul avion dans le ciel pour occuper le regard des gars en bas. Même pas un ballon de reconnaissance.

- Videtur mihi hac nocte perfecta, Friedrich.
- Et omnia parata est, Jean-Gustave.
- Sic fiat !<sup>1</sup>

Friedrich est mon ami. On le sait tous les deux, ce n'est pas bien par les temps qui courent. Mais ici, on est dans ce qu'ils appellent le no-man's land. Alors faut-il les écouter ce qui disent qu'on ne doit pas être amis ? Leurs voix ont-elles même un sens ?

No-man's land. Intraduisible, ni en français, ni en allemand, ni en latin. Pourtant Friedrich ressent la même chose que moi quand il entend ces mots, ici, au milieu de nulle part.

No-man's land. La terre sans homme. Et pourtant il y en a des hommes ici, tout autour de nous. Et même beaucoup. Certes, ils ne sont pas très vivants ; ils sont même franchement morts. Mais quand même, ce sont des hommes. Des hommes qui étaient encore tout fraîchement vivants il n'y a pas si longtemps encore. Des hommes qui couraient vers d'autres hommes. Pas pour s'embrasser. Juste pour tuer ceux qui se trouvaient en face d'eux, et qui eux aussi couraient vers eux, pas pour les embrasser, mais

juste pour les tuer. Tout ça parce que les canons n'avaient pas fini leur boulot. Alors il fallait bien aller les tuer à la main. Parce que les fusils non plus n'avaient pas fini leur boulot. Alors la baïonnette, bien aiguisée, en prenant soin de nettoyer le sillon qui permettrait au sang de s'écouler hors la plaie. Alors la pelle, quand on se rendait compte finalement que la baïonnette c'était bien difficile à manier au bout d'un fusil qui de toute façon devenait inutile une fois les cartouches épuisées. La pelle-bêche, l'amie existentielle des tranchées que l'on creuse pour se protéger. La pelle qui bien aiguisée tranche la gorge de celui qui veut trancher la tienne. La pelle bien plus maniable, et plus fidèle. La pelle-bêche, ce bel outil de vie pour les paysans aux champs devenue arme de mort d'une sauvagerie terrible, pire que les machettes des tirailleurs sénégalais.

No-man's land. La terre de ce qu'il reste des hommes quand ils ont épuisé leur raison et qu'ils se retrouvent tous seuls comme des cons, les entrailles dehors à hurler le nom de leur mère qui n'y peut rien s'ils ont été aussi cons pour y venir, dans cette terre sans homme.

C'est pourtant dans cette terre sans homme que j'ai rencontré mon ami. Friedrich. Et c'est d'ici que nous allons mettre fin à cette stupidité. Maintenant.

Je m'appelle Jean-Gustave.

Je viens de loin. D'un village dans le Périgord, tout près de Bergerac. Et j'ai toujours aimé les oiseaux.

Quand j'étais petit, les gens ne m'aimaient pas au village parce que j'étais orphelin et que mon oncle qui m'avait recueilli n'était pas bien aimé non plus des gens du village, parce qu'il ne les aimait pas non plus les gens du village. Il faut dire que quand sa femme était partie avec le gabarier,

ça lui avait fichu un drôle de coup. Elle voulait voir du pays qu'elle disait, elle en avait assez de passer sa vie à regarder la vigne faire ou non du raisin au gré des humeurs de Dieu, alors avec en plus maintenant l'orphelin de sa belle-sœur sur les bras ! Elle voulait rencontrer de la belle société et pas seulement des paysans, elle voulait vivre à Bordeaux pour aller écouter André Messager à l'opéra, elle voulait, elle voulait, elle voulait ... et puis un jour, elle est partie avec un gabarier qui transportait sur la Dordogne du vin vers Bordeaux et toutes autres marchandises dans l'autre sens. Mon oncle ne s'en est jamais remis. Moi si.

Alors que mon oncle, le vin aidant, devenait de plus en plus misanthrope, je trouvais dans la convivialité de la nature un refuge salutaire aux sarcasmes des enfants de mon âge pour lesquels j'étais devenu leur souffre-douleur. Il faut croire que l'être humain a toujours besoin de mépriser et de le faire savoir pour affirmer son existence. L'école était devenue pour moi une horreur, qu'il me fallait affronter tous les jours. Jusqu'à cette année où notre instituteur me prit en amitié, non pas parce que j'étais bon à l'école, mais parce que je lui disais comment les oiseaux s'appelaient en patois, à lui, passionné d'ornithologie, un mot difficile qu'il m'apprit sans difficulté.

L'autre personne qui me fit retrouver foi en la vie fut le curé de notre village. Notre curé, comme disaient les vieilles qui n'avaient d'yeux lubriques que pour lui. Non pas qu'il m'ouvrit les portes de la Grâce, d'abord elle ne tombe pas comme ça si j'ai bien compris, mais parce qu'il m'initia à la beauté d'une langue jusqu'alors inconnue pour moi et tellement porteuse de sens, le latin.

Puisque les autres se moquaient de lui aussi, je deviendrai le plus assidu de ses cours après le catéchisme ! Et bien m'en a pris. Le Bellum Gallicum de César fut un exercice de

chauffe. Les Métamorphoses d'Ovide, une révélation sur l'imbrication de la nature avec le monde des chimères et de la réalité. Le De Natura Rerum de Lucrèce, une approche scientifique du cosmos. Et les lettres de Sénèque à Lucilius, une leçon de vie qui laisse à penser sans s'imposer.

Mais je gardais tout ça pour moi. Pourquoi partager ces joies intérieures avec des abrutis ? Ma tante avait vraisemblablement raison, même si elle avait eu tort de laisser mon oncle dans cet état. Alors, pendant des années, je restais seul à cultiver ma double passion pour les oiseaux et le latin au milieu des vignes qui constituaient désormais mon gagne-pain après que mon cher oncle ait décidé de basculer totalement dans sa folie tout en prenant soin au préalable de me donner son domaine devant notaire.

Et puis arriva le 28 juin 1914.

Je ne sais pas si Gavrilo Princip avait raison. Ce que je sais, c'est qu'après, tout le monde voulait aller en découdre avec tout le monde. Et tous avaient de bonnes raisons, qu'ils disaient. Nous, c'était l'Alsace-Lorraine. En tout cas moi, au fin fond du Périgord, je me retrouvai entraîné dans cette affaire qui me dépassait.

J'avais alors 32 ans. S'il n'avait tenu qu'à moi, je n'y serais pas allé en découdre avec les boches. Qu'est-ce que je pouvais bien en avoir à faire de l'Alsace-Lorraine et de la Patrie ? C'était quoi la Patrie pour moi, d'abord ? Certes, je lui devais l'instituteur, et même le curé bienveillant dont le sacerdoce était encadré par la nouvelle Loi de 1905. Mais à part eux ? Quelques routes mal pavées ? La maréchaussée tout aussi prompte à faire respecter l'ordre qu'à venir m'agacer quand je vais à la chasse ? De vagues dispensaires pour y soigner mes plaies ?

Un peu faible tout ça. La Patrie d'habitude, c'est quand on veut partager avec ses semblables une histoire commune, des valeurs communes, un avenir commun, que diantre ! Mais eux, mes semblables, que voulaient-ils partager avec moi ? Non, s'il n'avait tenu qu'à moi, je n'y serais pas allé.

Mais il y a eu la Mobilisation Générale.

Lorsque l'ordre arriva de nous rendre dans nos régiments d'affectation, je confiais mes vignes à mon vieil instituteur qui était resté dans le village. Il saurait s'en débrouiller durant les quelques semaines prévues pour la Guerre. Je rejoignais alors le 8<sup>ème</sup> du Génie, dans sa section de transmissions colombophiles. J'y avais fait mon temps quelques années auparavant.

Et puis ce fut l'horreur des champs de bataille, pendant des années, sans retourner dans mes vignes de peur de vouloir désertier pour y rester.

Mon régiment est chargé des transmissions. Passer des câbles pour certains d'entre nous, s'occuper des pigeons-voyageurs pour d'autres. Je fais partie de ceux-là. Soigner les pigeons-soldats, les accommoder à une nouvelle base, puis les emmener au front pour y prendre des messages à ramener, à tire-d'aile. Et recommencer, tous les jours. Que d'horreurs j'ai côtoyé durant ces allers-venues. Au point de ne plus les voir. Et puis une nuit que je redescendais du front, j'ai entendu le roucoulement désespéré d'un de nos oiseaux, perdu entre les lignes. Je l'ai tout de suite reconnu. C'était Téméraire, le compagnon d'armes de Vaillant, le héros de Verdun. Je me suis mis à ramper sous les barbelés, dans la boue. Et puis je l'ai trouvé, dans un trou d'obus. Mais à ma grande stupeur, quelqu'un s'occupait déjà de lui. Un boche. Nous nous sommes alors toisés, comprenant très vite au vu du matériel que nous transportions tous les deux